

Le ciel était feutré de nuages. Le brouillard, montant des rives du Khabour, vagabondait dans les prairies du ciel et de la terre, annonçant une longue vague de froid et de tempêtes. Les couleurs se rapprochaient les unes des autres pour s'unir en une seule,

ARAM KARABET

Treize ans dans les prisons syriennes

VOYAGE VERS L'INCONNU

Récit traduit de l'arabe (Syrie) par Nathalie Bontemps

habitée par l'anxiété, l'amertume, et la nuit de l'inconnu. La voiture s'arrêta devant la préfecture de Hassakeh. L'adjudant Abou Aziz en descendit, infatué comme un paon, se rengorgeant comme un dindon ébouriffé.

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Citoyen syrien d'origine arménienne, Aram militait dans les rangs d'une organisation communiste clandestine quand il fut arrêté, en 1987, par les services de renseignements. Il avait à l'époque vingt-neuf ans et travaillait comme aide-ingénieur dans la ville de Hassakeh, dans la Djézireh, au nord-est du pays. Après sept longues années passées dans la prison de 'Adra, à proximité de Damas, il fut enfin jugé par la Cour de sûreté de l'État et condamné à treize ans de détention, suivis de treize autres de déchéance de ses droits civils. Son attitude digne devant le tribunal et son refus de renier ses convictions politiques, malgré d'affreuses tortures physiques et morales, lui vaudront d'être transféré, un an plus tard, vers la terrible prison militaire de Palmyre, véritable camp de concentration où périrent au cours des années 1980 et 1990 des milliers de détenus politiques.

Sur la nature du régime instauré par Hafez al-Assad et dévolu à son fils, ce récit publié en arabe en 2009 sous le titre *Voyage vers l'inconnu* nous informe bien plus qu'une savante étude de science politique.

ARAM KARABET

Né à Hassakeh (Syrie) en 1958, dans une famille de réfugiés arméniens, Aram Karabet réside actuellement en Suède.

Titre original :

Al-Rabil ilâ l-majhûl

Éditeur original :

Dâr Jidâr, Alexandrie

© Aram Karabet, 2009

© ACTES SUD, 2013

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-01695-1

ARAM KARABET

Treize ans dans les prisons syriennes

Voyage vers l'inconnu

récit traduit de l'arabe (Syrie)
par Nathalie Bontemps

ACTES SUD

Samedi 7 novembre 1987

TRANSFERT DU CENTRE
DE SÉCURITÉ POLITIQUE DE QAMISHLI
À LA PRISON DE HASSAKEH

Le ciel était feutré de nuages. Le brouillard, montant des rives du Khabour¹, vagabondait dans les prairies du ciel et de la terre, annonçant une longue vague de froid et de tempêtes. Les couleurs se rapprochaient les unes des autres pour s'unir en une seule, habitée par l'anxiété, l'amertume, et la nuit de l'inconnu.

La voiture s'arrêta devant la préfecture de Hassakeh. L'adjudant Abou Aziz en descendit, infatué comme un paon, se rengorgeant comme un dindon ébouriffé. On resta menottés, Mohammad Kheir et moi.

Dans la voiture, on se recroquevilla l'un contre l'autre à la manière du gibier. Les agents de la police secrète étaient sur les dents. Dans un vain espoir de fuite, j'embrassais les lieux du regard, explorais, fixais les visages qui, dans la rue, allaient et venaient. Des nuées de gens passaient à proximité de la voiture, indifférents. Ils ne se retournaient pas, plongés dans des discussions insignifiantes, dans leurs affaires personnelles, ne se préoccupant de rien. Ils ne regardaient ni la voiture, ni ceux qui étaient

1. Rivière qui traverse la ville de Hassakeh, au nord-est de la Syrie. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

dedans. J'observais leurs traits, et les trouvai tout à fait étranges. Âmes distraites, exténuées, marchant sans but. Dès qu'ils s'approchaient de l'avant de la voiture, ils détournaient la tête. Les questions assiégèrent subrepticement mon esprit. Pourquoi n'avais-je jamais vu auparavant ces visages occupés à fuir leur époque ? Pourquoi se détournaient-ils, soucieux et distraits, absorbés à rechercher on ne sait quoi ? J'aurais aimé voir un visage trahissant la joie ou les larmes. Je ne vis ni enfant, ni oiseau chantant sur un arbre, ni femme aux yeux brillants. Comme si la vitalité n'avait jamais habité ces corps mécaniques. Suis-je comme eux ? me demandai-je. Ai-je vécu dans cette ville ? Parmi ces automates ? Les questions se succédaient impétueusement dans ma mémoire égarée. Je me mis à chercher avec anxiété le visage de celle que j'aimais. Je le savais, j'avais pris mon billet pour un long et douloureux voyage. Au fond de moi, je me préparais à résister, et j'entendais une voix insistante me dire : "Tu ne reviendras pas de sitôt."

Les premiers instants de ma vie de prisonnier m'ont laissé des impressions étranges, dont j'ignore jusqu'à aujourd'hui la nature profonde. Je ne sais pas non plus comment les exprimer. En bref, je souhaitais que le temps s'arrête, pour ne pas en être arraché.

Joyeux, leste, confiant, l'adjudant Abou Aziz prit dans sa main droite le dossier vert qui contenait nos noms et se dirigea vers l'homme influent de la préfecture, afin de le lui faire signer. Quelques minutes plus tard, il revint tout sourire, sûr de lui comme une prostituée chevronnée, marchant avec coquetterie et lenteur. En dépit du parfum importé dont il s'était aspergé, des odeurs pestilentielles émanaient de lui. Ses prunelles étaient celles d'un loup

sournois. Visage dépravé, trouble, haleine fétide. Il ne prononça pas un mot. Le silence planait sur toute chose. Le silence des morts. On n'entendait que les pas des gens sur la route asphaltée, humide d'un reste de pluie. Quand la voiture démarra, les scènes de vie quotidienne commencèrent à s'éloigner et à se dissiper. Je tendis le cou pour attraper chaque coin de rue, chaque arbre, chaque trottoir. Je ne reverrai plus cette rue, cet immeuble, me disais-je. Je ne reverrai plus ces jolies filles, leurs visages frais, leurs silhouettes élancées comme celle des cyprès et des peupliers. On repassa à côté de mon école d'autrefois. Je vis les écoliers. Leurs beaux cartables colorés sur les épaules, ils riaient avec insouciance. Des garçons et des filles discutaient entre eux, se faisaient des clins d'œil. J'aurais voulu prendre dans mes bras tout ce spectacle, le croquer à pleines dents. Je voulais vivre l'instant dans le moindre détail, voler vers eux malgré les chaînes qui faisaient saigner mes poignets. Je dévorais des yeux leurs visages joyeux, regardais leurs jolis vêtements, leur allure de fleurs rutilantes. Comme j'aimerais être parmi vous, jouer avec vous, me disais-je en secret. Réjouissez-vous car vous êtes libres, vous vous asseyez à table pour manger des repas chauds, et votre maison vous attend, familière.

La voiture dévorait l'asphalte et le lieu. La pluie tombait paresseusement. Un corbeau de mauvais augure planait dans les airs. Profondeurs de la vaste Jezireh². Long chemin ouvert et neutre, noir, silencieux. Plaines à perte de vue. Je regardais par la vitre. À perte de vue, d'immenses espaces mouillés. Mes

2. Région située au nord-est de la Syrie, frontalière de l'Irak et de la Turquie, qui correspond au gouvernorat de Hassakeh.

yeux m'emportaient vers la terre semée de calme. Comme j'aurais voulu pouvoir étreindre la nature qui me glissait entre les doigts, m'unir à ses interstices, au bruissement du vent dans les arbres! Le vent sifflait, aboyait, et son triste écho résonnait dans mon foie. Maisons dispersées, éparpillées dans la nature. Les arbres sont comme les hommes. C'est à distance respectueuse les uns des autres qu'ils mènent leur vie intérieure, affrontent leur tristesse et leur solitude.

La voiture s'avançait, courant vers l'adieu. J'aurais tant souhaité que le conducteur ralentisse un peu, pour attraper encore une scène. Le Khabour. Ornement de notre existence. Lui qui écoutait toutes mes confidences. Les souvenirs me ramènent à mes premiers pas sur ses rives, à ses senteurs, ses poissons, ses algues. Le Khabour est un fleuve céleste qui coule sur la terre. Une étoile scintillante. Il est la muraille d'argile qui protégea, tout le temps de ma détention, ce qui restait de mon esprit. Sans lui ma mémoire n'aurait pas pu fleurir, mon cœur n'aurait pas pu battre. Il fut destin et passion, figure des belles choses, scintillement, provision de joie. Tout mon être y est plongé jusqu'aux sédiments.

Que ce soit à Hassakeh, aux villages de Tall Kif et de Manâjir, ou à Ras al-Ain où il prend sa source, les rives du Khabour sont associées à ma plus tendre enfance. Mon père travaillait à Ras al-Ain, comme ouvrier sur les énormes moteurs diesel servant à puiser l'eau pour irriguer les cultures. Là-bas, parmi l'écho des moteurs, je fabriquais des bateaux avec des feuilles d'arbres, les attachais à des cordelettes tissées en branchages et les jetais à l'eau. Je m'asseyais ensuite pour les regarder. Je contemplais leurs allées et venues, suivant le flux et le reflux, aux endroits

peu profonds. Plus tard, avec des souches, je m'étais fabriqué un radeau sur lequel j'avais pris l'habitude de naviguer. Un grand bâton dans chaque main, je faisais glisser mon embarcation jusqu'au milieu du fleuve, puis vers l'autre rive. J'allais dans les champs, cueillais des pastèques, des concombres, des tomates, des pommes, des figues, des abricots, des melons parfumés. Je mettais à l'eau mon panier pour que le courant le pousse en avant, puis me jetais à sa suite et nageais dans l'eau scintillante. Arrivé au radeau, j'y posais mon chargement et y montais. Assis dans mon embarcation, les pieds dans l'eau, j'agitais les jambes pour voir les belles éclaboussures. Je voyais les petits poissons me suivre et me picorer les doigts de pied. J'étais enfant. C'était il y a mille ans.

Plus on s'approche du pont penché, plus augmentent l'amertume, la douleur et la peur. Le pont fait la transition entre deux espaces-temps. Sur la première rive, notre maison, ma famille, mes proches. Sur l'autre rive, la prison, l'adieu, la longue séparation. Bien que notre maison soit proche de la route, un bloc de hauts bâtiments la cache. Je perds espoir de la voir en passant. La voiture roule avec monotonie. Les agents de la police secrète fument tranquillement leurs cigarettes importées, mais ils n'échangent pas un mot. La voiture avance. Nous ne connaissons pas notre destination. Je m'efforce de faire refluer ma peur. Nous traversons le pont penché, dépassons le Khabour et notre maison. C'est un autre temps qui m'attend désormais. Sur le chemin, je vois des garçons et des filles sortir de leurs écoles, de leurs instituts, marcher dans la longue rue qui relie le quartier de Nashweh au centre-ville, puis aux autres quartiers. La voiture qui nous transporte

est une Peugeot Station³ blanc et noir. Cinq agents de la police secrète nous entourent de tous côtés. Le conducteur et l'adjudant sont assis devant. Un troisième garde la portière de gauche. Un quatrième, à côté de Mohammad Kheir, celle de droite, tandis qu'un cinquième se tient à l'arrière. Ils ont à la main de petits fusils automatiques. Mohammad Kheir et moi sommes toujours menottés. Des menottes espagnoles, fines, en acier brillant. Nos yeux sont fixés sur l'inconnu, et le bruit de notre respiration se mêle à celui du moteur.

3. Marque de voiture devenue le symbole des *Mukhâbarât* (services de renseignements, police politique).

Samedi 24 octobre 1987

L'ARRESTATION ET LA DÉTENTION
AU CENTRE DE SÉCURITÉ POLITIQUE
DE QAMISHLI

Ils sont venus en plein jour, devant tout le monde. Trois voitures remplies d'agents de la sécurité politique. Ils ont encerclé mon bureau, au travail, et l'ont envahi. Ils ont fouillé dans mes cahiers, mes livres et mes stylos. Ensuite, ils ont assailli notre maison et les habitations alentour, terrorisant ma famille et le voisinage, semant l'aversion partout. Ils ont fermé tous les points de passage entre notre maison et celles des voisins. Ils ont débranché le téléphone et coupé l'électricité. Ils ont encerclé l'immeuble et coupé les issues. Ils se sont déployés dans les escaliers et sur les toits. Ils ont fouillé chaque recoin de la maison, éventré les lits, les armoires, dispersé les vêtements.

Au centre de sécurité politique de Qamishli, dans ma cellule, je restai de dix heures et demie du matin jusqu'à sept heures du soir sans qu'on me parle ou m'interroge. Tous mes sens étaient plongés dans l'angoisse. Aiguisés à l'extrême, ils percevaient le moindre son en provenance de l'extérieur.

J'enlevai mes chaussures et les jetai de côté. Je m'assis sur le matelas infect posé à même le sol, fixant le plafond bas et les vieux murs gris. Je regardai le petit vasistas de la porte. Juste derrière se tenait un agent, attentif au moindre de mes souffles. Toutes les

cinq minutes il ouvrait le vasistas, me regardait, et je voyais bouger ses prunelles. Il surveillait jusqu'aux battements de mon cœur, jusqu'à ma respiration, afin de remettre un rapport à son maître, qui lui-même le remettrait à un autre maître, et ainsi de suite, de plus en plus haut.

L'image de mes sœurs Sonia, Archalus, Silva et Taline, toutes des adolescentes, se présenta à moi. J'étais leur aîné, et j'étais proche d'elles. C'était moi qui m'occupais de leurs études, de leurs dépenses, je connaissais leurs amitiés et leurs amourettes. Puis se présenta l'image de ma mère malade et triste. Les regards de mon père, pleins d'affection et de désespoir, ne m'avaient pas quitté non plus. Tout le monde dans ma ville savait que mon départ était sans retour. Ils pleurèrent et se lamentèrent comme si j'étais mort. Je me mis à arpenter l'étroite cellule, où je ne pouvais pas faire plus de quelques pas. Quel serait mon sort ? Celui de ma famille, de mes camarades ? Les premiers jours, je ne fus pas frappé. Je ne fus pas torturé. Ils prenaient la température. Par un froid soir d'octobre, un policier s'approcha très calmement de la porte et l'ouvrit. "Viens avec moi, le patron te demande."

Le colonel Fouad Badr Hassan, tiré à quatre épingles, costume noir et cravate coûteuse, était derrière le bureau. Sa respiration bruyante emplissait la pièce, où ne passait pas le moindre souffle d'air. À ses côtés se tenait l'adjudant Abou Youssef. Tous deux m'attendaient. L'éclairage était faible. Ma poitrine se comprima. "Assieds-toi", me dit-il. Je m'assis. Il avait à la main quatre feuilles de papier, qu'il était en train de lire. Tandis qu'il les retournait, je pus distinguer les écritures. Je compris alors pourquoi

j'étais là. Je venais de voir la signature de l'ingénieur Joseph Aho. Il avait témoigné contre moi. Je remarquai également les écritures des informateurs Alaa al-Din Ahmad et Mohammad al-Ahmad. Tous étaient mes collègues de travail.

Leurs yeux se plantèrent dans les miens. J'eus une sorte de vision, où leurs mains brutales se tendaient vers moi et me secouaient de toutes leurs forces. Le calme était total, rompu seulement par les halètements détestables de Fouad Badr Hassan, et le bruissement des feuilles qu'il manipulait.

— Tu veux rentrer à la maison ? me demanda-t-il.

— Bien sûr.

— Bien... Entre nous, l'affaire est simple.

— Quelle affaire ?

— Tu n'ignores pas que nous savons tout de toi. Nous avons écouté tes conversations téléphoniques, et les rapports disent que tu appartiens à un parti ennemi. Avoue, et tu sors d'ici. Je te promets sur mon honneur que personne ne te fera de mal. Avoue simplement. Dénonce les criminels qui œuvrent contre leur patrie, contre nous. Je vais te donner l'opportunité de réfléchir. Prends ton temps, mais ne fais pas trop durer non plus. Si cela t'embarrasse de parler directement, écris. Écris ce que tu veux. On ne te frappera pas. On ne te fera pas de mal. Il faut que tu saches que ta famille t'attend. D'ailleurs ton père est venu demander après toi. Je lui ai dit qu'on te traitait bien. Ne nous déçois pas. Ne nous oblige pas à employer avec toi ce qu'on a employé avec les autres. Tu nous connais. Tu as sûrement entendu beaucoup, beaucoup de choses sur nous...

— Mais je n'ai rien à voir avec personne ! Il y a un malentendu.

— Ne réponds pas maintenant. Je te donnerai assez de temps pour réfléchir. Pour revoir tes opinions. On va te donner une feuille et un stylo, comme ils font en Suède. Tu écriras dessus ce que tu as à dire.”

Le policier me ramena à la cellule. Il ferma le vasis-tas de l’extérieur et s’assit dans le couloir. “Si tu as besoin de quelque chose, donne un petit coup sur la porte. Compris?” Je n’entendais aucun bruit trahissant la présence de détenus dans les autres cellules. Toutes semblaient vides.

Je suis tombé dans un piège, me dis-je. Je ne sortirai jamais d’ici. Je me plongeai dans une réflexion fébrile. Comment protéger mes camarades, mes amis? Comment faire face? Je n’avais jamais rencontré d’anciens détenus. Mon expérience dans le domaine se réduisait aux romans que j’avais lus : *À l’est de la Méditerranée*, d’Abdel Rahman Mounif, *La Prison*, de Nabil Suleiman, et *Je suis blessé*, de l’écrivain turc Erdal Öz.

Le lendemain à neuf heures du matin, le policier ouvrit le vasis-tas et me demanda ce que je voulais manger. Je ne compris pas ce qu’il voulait dire.

“Donne-moi de l’argent pour que j’aie au marché et que je t’achète à manger.

— Apporte-moi une assiette de fowl⁴.

— Comme tu voudras.”

Les choses continuèrent ainsi tout au long de la période d’interrogatoire. Je leur donnais de l’argent pour le petit-déjeuner et le déjeuner. Peut-être parce que j’étais le seul détenu de tout le département, à cette période, au centre de sécurité politique de

4. Plat populaire à base de fèves.

Qamishli. Peut-être n'avaient-ils pas de cuisine, ni rien qui puisse en tenir lieu... En tout cas, je payais ma nourriture de ma poche.

Un matin, après qu'ils m'avaient apporté la nourriture, je m'approchai de la porte. J'avais l'intention d'y frapper, mais reculai. Je dus m'y reprendre à plusieurs fois pour surmonter ma peur. Mais je n'avais pas le choix. Finalement je frappai en criant : "Tu m'entends?"

Rien n'échappait au policier posté juste derrière. Il ouvrit le *vasistas* et son visage s'y encadra.

"Qu'est-ce que tu veux ?

— Aller aux toilettes."

Il referma le *vasistas* sans répondre.

Je frappai une seconde fois, puis me mis à tambouriner contre la porte, répétant que j'avais un besoin pressant. Aucune réponse. Je me mis à marteler la porte avec ma chaussure. Il ouvrit alors le *vasistas* avec indifférence. "Attends", dit-il sans me regarder. Puis il le referma encore une fois. "Mais je ne peux plus attendre ! Ma vessie va exploser !" Il sembla s'absenter quelques instants, puis revenir à son poste, et le silence fut à nouveau maître des lieux.

Cliquetis de clés dans le verrou. "Vas-y en vitesse, tu n'as que deux minutes entre le moment où tu sors et celui où on referme la porte. C'est les ordres. Grouille." Le policier m'attrapa et me conduisit comme on le fait avec un petit enfant qui sait à peine se tenir debout. On fit cinq mètres en avant, puis on tourna à droite et on franchit encore cinq mètres. On passa à côté de la salle d'interrogatoire. J'entendis les voix des policiers, et vis un grand nombre de menottes, des pneus de dimensions diverses, des baguettes, des câbles servant à suspendre les corps,

des chaînes de toutes tailles, des planches de tapis volant⁵, et encore beaucoup d'autres instruments de torture. Nous approchions d'un coin sombre et humide. Il me désigna les toilettes et me laissa poursuivre mon chemin tout seul. L'eau suintait, indifférente, sur le banc de ciment le long du mur, elle inondait le couloir. Je m'appuyai au mur recouvert de taches de moisissure. Le sol était glissant comme du savon. J'essayais de garder l'équilibre, mais dérapai et tombai dans l'eau infecte, qui éclaboussa mon visage, mes mains et mes vêtements. Je me relevai dans un sursaut de dégoût. Allais-je continuer ou rebrousser chemin ?

“Plus vite que ça!” cria le policier. Il se fichait pas mal de ma chute.

“J'ai besoin de me laver les mains et de nettoyer mes vêtements.

— C'est pas mon problème! J'ai pas ordre de te laisser faire comme chez toi! Il te reste trente secondes pour finir et retourner dans ton trou!”

Plus j'avancais, plus les taches de moisissure vert sombre se faisaient nombreuses, et plus la puanteur augmentait. Le policier, en bas de l'escalier, fit retentir les clés en criant : “Grouille! Ton délai est fini!”

Je chancelais, tentais de garder l'équilibre pour ne pas tomber une deuxième fois. L'eau suintait du plafond et des murs. Chaque goutte grossissait et s'arrondissait, avant de crever et de chuter lourdement sur le sol en émettant un son faible. Le cliquetis des clés accaparait mon esprit, colonisait chacune de

5. Planche de bois pliable à laquelle on attache le détenu. Ses quatre membres sont attachés derrière son corps et reliés à son cou. La planche, en s'actionnant, le force à la contorsion.

mes cellules. Il avait réveillé au fond de moi l'animal traqué. Enfin arrivé, je contemplai la cuve des toilettes et son aspect inouï. Elle n'était pas haute de plus de cinquante centimètres, et entièrement remplie d'immondices. Le choc fut tel que j'en oubliai de me soulager.

“Grouille-toi de sortir de là! J'ai plein de responsabilités!” s'impacienta le policier. Non content de frapper les clés contre sa cuisse en un geste nerveux et étudié, il se mit à crier : “Magne-toi! Magne-toi! — Ne t'inquiète pas!” répondis-je.

Et je revins sur mes pas sans avoir uriné. La puanteur maudite s'engouffrait en moi par tous les pores, et cet épisode se mua aussitôt en un tableau absurde dans ma mémoire.

Quand le policier m'eut fait rentrer dans ma cellule, il s'en alla en sifflotant et en jouant avec les clés. Il les jetait en l'air, les rattrapait et les plaquait d'un coup sec contre sa cuisse. Puis je ne l'entendis plus du tout. On aurait dit que la terre l'avait avalé.

Le lendemain matin, sans aucun signe annonciateur, il introduisit calmement la clé dans le verrou et le fit tourner. “Prépare-toi, monsieur le commandant veut te voir.” Il m'attrapa par le bras et m'emmena une nouvelle fois dans la salle d'interrogatoire.

Le commandant Ali Mouhsin, la trentaine, était debout, souriant, derrière le bureau. Dans une langue toute faite qu'il maniait à merveille, il me demanda :

“Tu es arménien?”

— Oui, je suis arménien.

— Alors pourquoi tu travailles contre nous? Les Arméniens doivent être de notre côté. N'oublie pas

qu'on vous a sauvés des massacres, et que maintenant on vous protège des autres.

— Je ne travaille contre personne, et ce pays est le mien. Je n'en ai pas d'autre. C'est là que je suis né, là que j'ai vécu. Et puis, qui sont ces autres dont vous nous protégez ?

— Vous êtes menacés, comme nous. On doit être main dans la main. On te protégera, on te favorisera, tu auras ta part dans ce pays, si tu coopères avec nous.

— Les gens d'ici ne m'ont jamais fait de mal. J'ai vécu à Hassakeh, à Ras al-Ain, à Qamishli, à Tall Kif, à Manâjir, et d'autres villes et villages en Syrie, et je n'ai jamais eu l'impression d'avoir un problème avec qui que ce soit, musulman, chrétien ou autre. Quant à votre soutien, je n'en veux pas.”

Les traits d'Ali Mouhsin changèrent soudainement. Le monstre enfoui en lui sortit aussitôt de sa somnolence. Le sang se précipita dans ses pommettes et lui monta à la tête. En l'espace d'une seconde s'opéra une transformation effrayante. Il écuma, son visage vira au rouge violacé, puis au bleu foncé tirant sur le noir.

“On dirait que tu as la tête dure et que tu ne sais pas où est ton intérêt ! Nous avons tous les documents nécessaires pour te garder ici longtemps ! La seule chose qui peut t'ouvrir la porte de la cellule, c'est de coopérer avec nous ! Inutile de rêver d'un autre moyen ! Avec toi, nous n'avons pas encore utilisé nos vraies méthodes, que tu connais très certainement ! Les heures et les jours qui viennent t'apprendront comment t'adresser à tes maîtres, salopard ! Emmenez-le maintenant ! On va t'en faire voir, salopard !”

Seul entre les hauts murs, j'entends le cliquetis des clés. Le policier est passé maître en l'art de les faire tinter de cette façon provocante. Je regarde la petite lucarne là-haut et vois quelques lueurs matinales s'y glisser timidement. Cette lucarne me ramène des années en arrière, au collège de 'Arabistan, où j'ai fait ma cinquième et ma quatrième. Le collège était à vingt mètres à peine d'un bâtiment de la sécurité politique. Je sortais de la maison vers neuf heures du matin avec mon beau cartable de cuir, me dirigeant vers le quartier ouest. Je passais à côté du lycée Al-'Uruba, du collège Zaki Arsouzi, du parc municipal, et traversais la rue où se trouvait l'odieux bâtiment. Lorsque je m'en approchais, j'étais pris d'un sentiment de dégoût. J'avais un ballon de football sous le bras et me dirigeais avec mes amis vers le stade, tout proche des barbelés de la frontière syro-turque. On jouait à l'air libre, sous la coupole bleue du ciel. On s'amusait à épier les militaires turcs dans leurs retranchements, leurs mitraillettes à la main. On riait de les voir ainsi figés à leur place, on se moquait de leurs postes de garde, de leurs manœuvres continuelles à la frontière. On détestait leurs regards qui ne cessaient de balayer l'espace et venaient se fixer sur nous. On délimitait les buts avec nos vestes, et le jeu commençait. Nous venions de différents quartiers, plus ou moins proches du centre. Wousta, Qaddour Bek, Bachiriyeh, Hilaliyeh... Notre école rassemblait des enfants d'origines multiples : arabes, kurdes, arméniens, syriaques, assyriens, turkmènes, daghestanais... Il n'y avait pas de barrières entre nous. Le désir innocent de nous mesurer les uns aux autres nous rassemblait dans le jeu. De belles filles de notre

âge s'approchaient du petit stade, nous regardaient et nous applaudissaient.

Un fort tintement de clés me tire de ma torpeur. Tous mes beaux souvenirs se dissipent instantanément. Ma respiration s'accélère. Comment échapper à leurs questions ? Je sais qu'ils veulent ma boîte crânienne. Ils veulent accéder aux archives de ma mémoire. Ils veulent la fouiller pour en exhumer les noms qu'ils cherchent. Comment protéger mon corps et mon esprit, mes camarades, ma famille, mes amis ?

Au début, j'essayai d'oublier les noms. Pour la première fois de ma vie, je sentais que j'étais face à un ennemi véritable. Pour la première fois, je prenais conscience que le pays était irrémédiablement scindé. Ces gens qui étaient mes geôliers, je ne les connaissais pas. Ils venaient d'une autre région. Ils étaient en guerre contre moi depuis longtemps et voulaient arracher à la racine tout ce qui faisait mon être. Je me trouvais subitement au cœur du vrai combat. J'en étais même le champ de bataille.

“Prépare-toi !” gronda le policier d'une voix sourde et provocante.

Il fit cliqueter son trousseau, le frappa sur sa cuisse et introduisit la clé dans le verrou.

Je me retrouvai devant Abou Youssef, le préposé à l'interrogatoire. C'était un homme âgé. Son visage était jaunâtre, et il paraissait mauvais comme du poison. Les traits de son visage révélaient instantanément une longue habitude du vice. Ses regards étaient habités d'une haine sournoise. Cet imbécile n'avait qu'un souci : contenter ses patrons pour qu'ils lui tapotent la joue comme on le fait avec un bon

élève. Comme un enfant bâtard privé d'affection, il avait besoin de l'approbation de ses supérieurs.

“Qu'est-ce qu'il t'a dit? me demanda-t-il.

— Qui?

— Le commandant. Qu'est-ce qu'il t'a dit?

— La même chose que toi. Il veut que j'avoue.”

Il secoua la tête et répondit :

“Ne t'en fais pas. Tu dois comprendre que tu es dorénavant à notre merci. Le seul moyen de t'en sortir, c'est de coopérer. Tu as des choses à dire, non? Tu en as même beaucoup... Quand tu auras avoué, on verra ce qu'on peut faire. Reprends ta feuille et ton stylo. Lance-toi. Écris ce que tu veux, mais tu ne dois rien nous cacher. Ça nous épargnera de te torturer. Mais en fin de compte, on obtiendra ce dont on a besoin. Tu avoueras, que tu le veuilles ou non. Dans les deux cas, c'est toi le perdant. Avouer, c'est une façon rapide de te tirer de ce mauvais pas. Sache qu'on t'a beaucoup facilité la tâche. On t'a donné le temps suffisant pour que tu dises tout ce que tu savais. Avoue, décharge-toi et soulage-nous. Avoue avant que les choses ne se corsent pour toi.”

Je regardai son visage dénué de toute pudeur.

“Je ne sais pas du tout de quoi vous parlez. Je n'ai rien à dire. J'ai dit tout ce que je savais, vous avez tout pris.

— On n'a rien pris du tout. On n'a rien obtenu. Notre chemin est encore long avec toi. Tu ne sortiras pas d'ici comme tu y es entré. Tu ne sortiras qu'en avouant. Donc, comme je t'ai déjà dit, si tu donnes les informations, tu seras soulagé et nous aussi...

— Mais je n'ai rien à dire.”

Je revins encore une fois à la cellule. Mais à peine y posai-je le pied qu'ils me convoquèrent à

nouveau. Sept hommes se relayaient dorénavant pour me passer au crible. À peine l'un me faisait-il ramener à la cellule qu'un autre me convoquait. Ils commençaient à neuf heures du matin pour ne finir qu'à minuit. J'avais les pieds douloureux et enflés, pleins du sang bleu et noir qu'y laissent les baguettes. J'avais un visage terreux, une barbe hirsute, être sale. Je vivais dans une longue nébuleuse, coupé du monde extérieur. Mais je me disais que les atteintes physiques n'étaient rien en comparaison de leurs questions, qui me transperçaient le cerveau. Dès que je leur opposais un refus, ils préparaient le pneu⁶. Le bourreau Abou Zahra prenait plaisir à me fouetter la plante des pieds avec sa baguette et se délectait des cris que m'arrachaient ses coups. Le plus atroce était quand ils enfonçaient la baguette dans les blessures. Abou Youssef, à côté de lui, regardait avec avidité le sang couler. Ils étaient infatigables. J'avais l'impression qu'ils me déchiraient, me dépeçaient, entraient dans ma poitrine et marchaient à l'intérieur, marquant au fer rouge mon cœur et mon esprit. Les questions s'enchaînaient, nerveuses, en flux continu, exigeant des réponses rapides et précises. Comme la machette d'un boucher, elles séparaient ma chair de mes os.

“Qui est Untel, Unetelle? Quelles sont tes relations avec eux? Quand vous êtes-vous rencontrés?

— Vous dites que vous savez tout... Alors, pourquoi demander?

— On veut que tu répondes, toi.”

6. Supplice du pneu : on coince le corps du prisonnier dans un pneu de voiture, et on lui fouette la plante des pieds.

Les questions revenaient sous une autre forme :
“Comment faisiez-vous vos réunions?”

“ Vos ressources financières? D’où les preniez-vous?”

“À quoi réfléchissez-vous? Quel changement voulez-vous? Pourquoi profitez-vous de la crise que traverse le pays? Combien êtes-vous? Quels sont les pays qui vous soutiennent? Vous n’êtes qu’une poignée de traîtres qui voulez en finir avec nous.”

Lors de l’interrogatoire, je compris que le service était partagé entre plusieurs allégeances. Le commandant Ali Mouhsin et le préposé à l’interrogatoire Abou Tareq avaient une certaine orientation, tandis que le colonel Fouad Badr Hassan et Abou Youssef en avaient une autre. Ils étaient en concurrence. Ils ne se faisaient pas confiance, pas plus qu’ils ne s’appréciaient. Chacun aurait rêvé de pouvoir anéantir l’autre d’un froncement de sourcils, et cependant ils s’entendaient sur le fait de servir la machine du despotisme et de la répression. Toutes les ignominies, les signes des pires compromissions étaient gravés sur leur visage. Chacun œuvrait pour son intérêt propre, pour s’assurer la satisfaction de l’échelon supérieur. Mais, sur le fait de m’arracher des aveux, ils étaient tous d’accord. Ils rivalisaient même de zèle afin d’être les premiers à me les extirper. Lieu rempli de couloirs, de salles secrètes, de souterrains profonds, obscurs et tortueux. Lieu d’isolement. Enchevêtrement de choses infectes. Murs sombres, moisis, humides, ténèbres dans les ténèbres. Habités par de grands rapaces noirs porteurs d’une devise unique : “Celui qui n’est pas avec nous est contre nous.” Le tortionnaire Abou Youssef, le colonel Fouad Badr Hassan, le commandant Ali Mouhsin. Ces trois personnages

formaient une miniature du despotisme. Ni religion ni conscience, ni principes ni valeurs. Petits pions sur un grand échiquier.